

Au chœur de la rue

A Paris, l'association Le Carillon organise depuis février dernier une chorale destinée aux SDF. Une fois par semaine, elle accueille les volontaires dans ses locaux situés dans un bâtiment des Grands Voisins, non loin de Denfert-Rochereau. Dans la petite pièce mal éclairée, les apprentis choristes, au chaud, s'essaient à des chansons populaires. Avec plus ou moins de réussite.



Le 22 novembre, à Paris, au siège de l'association Le Carillon. Les choristes SDF se préparent à chanter.

« *Eh l'ancêtre, t'avais quel âge en 1962 ?* » Giovanni a la langue bien pendue. Âgé de seulement 23 ans, le jeune homme aussi large que haut est confortablement installé sur un canapé brun usé, une tasse de café dans la main droite. Un sourire fend sa face ronde. Laurent, sa cible, n'est pas de ceux qui se laissent faire : « *Et ma main dans la gueule, tu la veux ?* » Les deux hommes se regardent, hilares. Ils attendent tranquillement l'arrivée des autres choristes. Sur la table basse, formée par deux palettes superposées, des feuilles où sont inscrites les paroles des chansons traînent à côté de tasses de thé et de paquets de gâteaux.

Les chanteurs entrent au compte-gouttes. Gilles, d'abord, qui lance un retentissant « *Salut le gros !* » à Giovanni avant d'enlever sa chapka. Puis Bruno, pas bien large ni grand, le crâne dégarni, d'une exubérance joyeuse, dont les fins de phrases remontent systématiquement dans les aigus. A peine entré dans la petite pièce, il sort de son sac à dos ... son ordinateur ! et exhibe fièrement son fond d'écran : un selfie pris avec le président. Il y aura aussi Jean-Claude, Eveline, Youssef, Véronique, Hamada... À 15h,

ils sont une grosse douzaine, assis autour de la table ou bien debout, à saluer les bénévoles, à servir du café, à picorer quelques bonbons. Aura, la cheffe de chœur, attire leur attention : « *On va commencer !* »

La première chanson, c'est *Armstrong*, de Claude Nougaro. Mais les enceintes font des leurs, le son diminue soudainement, puis remonte, grésille, et s'éteint complètement. Aura, au centre de la pièce, continue a cappella. Mais les voix, timides, tiennent plus du fredonnement que du chant. Puis petit à petit, la machine se met en marche. On claque un peu des doigts, on se balance de droite à gauche. Les habitués chantent en fixant la cheffe de chœur, les autres en fixant leur feuille, de peur d'oublier les paroles.

De temps à autre, les bénévoles passent saluer les nouveaux arrivants. Parfois, ils se laissent aller à un léger déhanché, ou chantent le temps d'un refrain. Ils discutent aussi avec les SDF que la chorale ne passionne pas. Car à l'origine, Le Carillon met en contact des personnes vivant dans la rue avec des commerçants et des habitants solidaires. La chorale parisienne n'est qu'un projet récent de l'association, mais elle rencontre un certain succès. Même s'il s'agissait initialement de rendre hommage aux personnes décédées dans la rue, le projet a rapidement pris une autre dimension : la chorale s'est déjà produite aux Buttes Chaumont et dans le festival Voix sur Berges, devant un public.

« *Ici, j'oublie les ennuis* »

Yves vient au Carillon depuis février. Ce doux géant aux cheveux longs s'est retrouvé sans emploi en 2009, après que Renault a réduit ses effectifs. Il travaillait à l'usine de Flins, d'abord dans le montage, puis à la presse. « *On avait vingt secondes pour visser chaque porte. Je faisais partie de l'équipe du matin, le travail commençait à 5h25* ». Un travail rude, éreintant, « *très fatigant pour ceux qui débutent* ». À maintenant 51 ans, Yves explique de façon neutre, sans jamais hausser le ton, la lente descente qui a suivi son licenciement : le chômage, le « *travail au noir sur les marchés à Montreuil* », sa famille qui « *coupe les ponts* », les « *potes* » qui l'hébergent et cette femme qui ne veut pas lui rendre ses affaires... « *Ici, j'oublie les ennuis* », souffle-t-il.

Baptiste (le nom a été changé), lui, est à la rue depuis 14 mois, suite à une rupture difficile : « *Je suis resté quatorze ans avec la même personne. Après un certain temps, on n'avait plus rien à se dire. On faisait partie des meubles.* » Ses yeux d'un bleu vif fixent le vide lorsqu'il évoque ses derniers mois en tant que surveillant de prison, alors qu'il vivait déjà dans la rue. Un travail qu'il a lâché parce que « *ce n'était plus possible de gérer le stress.* » Baptiste souffre aujourd'hui d'une pleurésie, qui s'est développée à la suite d'une grippe mal soignée. « *C'est un peu la maladie de la rue* », lâche-t-il tout bas. Il trouve dans Le Carillon « *des copains, un encadrement* » et même un « *bien-être* ». Il relève surtout que ce sont les seuls bénévoles à ne pas lui avoir brutalement demandé pourquoi il était dans la rue : « *Quand je suis arrivé, ils m'ont simplement proposé un café.* »

Pour Baptiste, la chorale offre une visibilité aux SDF : « *l'un des buts, c'est la reconnaissance de ce qu'on fait dans la rue* ». Dans sa voix grave et légèrement éraillée, il y a une lueur de fierté quand il se souvient : « *On a chanté pour les morts de la rue, ce n'est pas donné à tout le monde.* »

Une fois la pause passée, Bruno, après quelques minutes d'effort, parvient à remettre la sono sur pied. Aura scinde alors le chœur en deux groupes pour chanter en canon *Vent frais, Vent du matin*. L'épreuve est de taille : ça chante faux, ça chante fort, ça manque un vers, ça perd le rythme... Pourtant, ça transpire de bonne volonté. Mais très vite, le canon n'en est plus un. Le second groupe rejoint le premier, ou baisse tellement la voix qu'on ne l'entend plus. Aura ne perd pas espoir, « *on reprend ! Trois, quatre...* » Et rebelote, c'est la catastrophe.

« *Giovanni, j'ai dit stop !* » C'est la deuxième fois que le gaillard chante un vers de trop : « *Oh, moi, une fois que je suis lancé...* » rétorque-t-il, le sourire aux lèvres. Contre toute attente, après la cinquième ou sixième tentative, une certaine harmonie se crée. La huitième est la bonne. Au « *Stop !* » lancé haut et fort par la cheffe de chœur succèdent des applaudissements. Giovanni s'exclame : « *En fait, il ne faut pas répéter la première phrase !* » Aura exulte.

« **Balayer des clichés** »

Après un master de commerce et une formation de chant lyrique, la jeune femme de seulement 25 ans effectue aujourd'hui un service civique qui repose sur la sensibilisation aux SDF. Pour elle, qui a toujours baigné dans la musique et qui suit des cours de chant au conservatoire depuis deux ans, le poste était tout indiqué. Cheffe de la chorale depuis février, elle affirme que l'expérience lui a permis de « *balayer des clichés* » et de forger des « *liens extrêmement forts* » avec ses élèves. Son chœur, elle le décrit comme un espace « *d'entraide, d'échanges humains et musicaux* ». Puis elle s'illumine, aux anges : « *Et le canon a marché ! Depuis le temps qu'on le travaille !* »

Lorsque la fin de la session arrive, Bruno fait une suggestion : « *on pourrait refaire Armstrong ?* » Après quelques hésitations, la proposition est approuvée par le groupe : ce sera *Armstrong*. C'est vrai que la chanson est entraînante, qu'elle a du peps. Après, il faudra repartir dans la nuit et le froid. Alors quand le morceau commence, ça s'en donne à cœur joie : « *Armstrong la vie, quelle histoire ! C'est pas très marrant...* » et puis « *Chante, chante, chante, ça tient chaud !* ».

Une fois la session terminée, l'ambiance retombe mollement. Les choristes font la queue pour récupérer leurs manteaux, entassés sur un coin du canapé brun. Ils ont tous le même, et peinent donc à retrouver le leur. « *Merci les Restos du Cœur* », lâche un d'entre eux en cherchant le sien. Avant de se quitter pour de bon, ils fument une cigarette devant les locaux du Carillon, ou boivent un dernier café. Puis ils se serrent la main. On aimerait bien dire, aussi, qu'ils rentrent chez eux.

César Marchal